

Merzak Allouache, Marianne Dumoulin, Jacques Bidou  
et Les Films de l'Atalante présentent

# Les Terrasses

Film de Merzak Allouache



# Les Terrasses

*Es-Stouh*

Un film de Merzak Allouache

Visa : 136 181  
France / Algérie  
1h31 - DCP - couleur - 1:1.85  
Version originale arabe, sous-titrée français.

## FICHE ARTISTIQUE

Assia Adila Bendimerad  
Selouma Nassima Belmihoub  
Cheikh Lamine Ahcene Benzerari  
Halim Aïssa Chouat  
Hamoud Mourad Khen  
Layla Myriam Ait el Hadj  
Hakim Akhram Djeghim  
Aïcha Amal Kateb

## FICHE TECHNIQUE

Scénario Merzak Allouache  
1er assistant réalisateur Nadjib Oulebsir  
Image Frédéric Derrien  
Son Philippe Bouchez, Xavier Thibault, Julien Perez  
Montage Sylvie Gadmer  
Producteurs Merzak Allouache, Marianne Dumoulin, Jacques Bidou

## CONTACTS

### PRESSE

Anne Guimet  
+336 89 88 34 50  
aguimet@free.fr

### PROGRAMMATION

Julien Navarro  
+336 63 59 18 85  
programmation@filmatalante.com

### DISTRIBUTION

Les Films de l'Atalante  
19 rue du Tage, 75013 Paris  
+331 45 65 34 41  
www.lesfilmsdelatalante.fr



*De l'aube à la nuit au rythme des appels à la prière.  
Une foule étonnante grouille et s'agite sur les terrasses d'Alger.  
Des espaces clos, devenus miroirs à ciel ouvert des contradictions,  
de la violence, de l'intolérance, des conflits sans fin qui minent la société algérienne.*



**A**lger. Une ville surpeuplée, avec ses embouteillages incessants, sa foule chaotique, ses immeubles délabrés, ses appartements décrépits où s'entassent et survivent les familles... Dans cette ville qui étouffe, les terrasses, progressivement transformées en lieux d'habitation, sont, elles aussi, devenues au fil du temps des lieux d'effervescence où se croisent sourires et douleurs, vie et mort.

La Casbah, Bab el Oued, Belcourt, Notre-Dame d'Afrique, Telemly. Cinq quartiers historiques de la capitale algérienne. Cinq terrasses superbement ouvertes sur la ville, la baie, la mer, l'horizon lointain. Cinq histoires indépendantes les unes des autres, qui s'enchevêtrent et se bousculent le temps d'une journée. De l'aube à la nuit, au rythme des cinq appels à la prière provenant des nombreuses mosquées de la ville. Hamoud, Adlan, Halim, Layla, Larbi, Selouma, Aïcha, Assia, Neïla, Hakim, Branki, Krime, Akli, Cheikh Lamine, Hadj Mouloud et toutes celles et ceux qui les entourent ne craignent pas le vertige, tout affairés qu'ils sont à régler des problèmes souvent inextricables.

*Les Terrasses*, avec ses multiples récits qui se jouent dans un espace naturel, à la fois privé et public, est un miroir à ciel ouvert, sans concession, des contradictions, de la violence, de l'intolérance, des conflits qui travaillent et minent la société algérienne.



## NOTE D'INTENTION DE MERZAK ALLOUACHE

Alors que le monde arabe est traversé par une série de crises sans précédent, l'Algérie semble, paradoxalement, sereine, repliée sur elle-même, presque indifférente. Elle savoure la paix retrouvée après plus d'une décennie de terrorisme sanglant.

Pourtant la réalité est tout autre.

Comme j'ai tenté de le décrire dans mes derniers films, *Harragas*, *Normal !* et *Le Repenti*, l'Algérie n'a pas exorcisé ses démons. Les douleurs ne sont pas apaisées. La propagande officielle, les manipulations politiques et l'exacerbation du nationalisme ne peuvent occulter la réalité d'une société algérienne bouillonnante : violence et insécurité, intégrisme et intolérance religieuse, terrorisme, prostitution, drogues, suicides, émigration clandestine, kidnappings...

Durant les dernières décennies, l'élite intellectuelle a été pour partie assassinée ou contrainte à l'exil. Les couches moyennes ont été laminées. La jeunesse (près de la moitié des Algériens a moins de 19 ans) livrée à elle-même, abrutié par un système éducatif réactionnaire qui cultive la médiocrité et l'obscurantisme. À cela s'ajoute le triste constat d'une absence totale de projet politique dans un État dirigé par un président malade, et dépourvu d'une opposition politique réactive. Le résultat : une société de gaspillage, infantilisée par la manne pétrolière, gangrénée par la corruption, mue par l'appât du gain et le recours quotidien à l'émeute.

*Les Terrasses* est une fiction dans laquelle je poursuis mon exploration de cette société complexe et perturbée, à travers une galerie de personnages.

Dans les grandes villes algériennes, transformées par l'exode rural en immenses bourgs surpeuplés, les terrasses sont devenues un espace de vie, de violence, de mort. Le chaos que l'on rencontre dans les rues d'Alger, sur ses boulevards et ses places a gagné les terrasses, jadis lieux de tranquillité où les voisins pouvaient se rencontrer et admirer la baie d'Alger, les collines, la mer.

Aujourd'hui, les terrasses de la capitale, pour la plupart, sont tout simplement squattées.

Lors du tournage de mon téléfilm *La baie d'Alger*, j'ai eu accès à une terrasse du quartier populaire de la Casbah. J'ai alors été fasciné par le paysage à la fois merveilleux et déchirant qui s'offrait à mon regard. Une des plus belle baie du monde, colonisée par des milliers d'antennes paraboliques, envahie par de véritables bidonvilles érigés sur les terrasses, dénaturée par la décrépitude et la saleté... C'est le jour où j'ai tourné ces images que m'est venue l'idée d'un film dont l'action se situerait entièrement sur des terrasses.

## BIOGRAPHIE

Merzak Allouache suit en 1964 des études cinématographiques dans la section réalisation de l'Institut National du Cinéma d'Alger. Après son premier court métrage, *Le Voleur*, il complète sa formation par des stages à l'IDHEC en 1967 et à l'ORTF en 1968. Il travaille également comme assistant sur quelques films.

Il réalise par la suite des documentaires et des émissions humoristiques pour la télévision algérienne, puis plusieurs longs métrages de fiction dont *Omar Gatlato* présenté à la Semaine de la Critique en 1977, *Bab El-Oued City* présenté dans la section Un Certain Regard en 1994 ou encore *Salut cousin !* sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs en 1996.

Après un documentaire pour Arte (*Vie et mort des journalistes algériens*) et plusieurs téléfilms, il revient au cinéma en 2001 avec *L'Autre Monde*. En 2002, il réalise *Chouchou* et en 2004, *Bab El Web*, un film léger avec en toile de fond les rencontres via Internet en Algérie.

En 2010, Merzak Allouache change de registre en dirigeant le drame *Harragas*, puis, en 2012, *Normal !* sur les débuts des printemps arabes. En 2013, dans *Le Repenti*, il revient sur la loi dite de « Concorde civile » entrée en vigueur en 2000 en Algérie et permettant aux islamistes repentis une réinsertion dans la société.



## FILMOGRAPHIE

- 2015 *Madame Courage* (post-production)
- 2013 *Les Terrasses*
- 2012 *Le Repenti*
- 2012 *La baie d'Alger* - TV
- 2011 *Normal !*
- 2011 *Tata Bakhta* - TV
- 2009 *Harragas*
- 2009 *Tamanrasset* - TV
- 2005 *Bab el web*
- 2003 *Chouchou*
- 2001 *L'autre monde*
- 2001 *À bicyclette* - TV
- 1999 *Pepe Carvalho* - série TV  
épisode : *La solitude du manager*
- 1998 *Alger-Beyrouth : Pour mémoire* - TV
- 1996 *L'amour est à réinventer, dix histoires d'amours au temps du sida*  
(segment *Dans la décapotable*)
- 1996 *Salut cousin !*
- 1995 *Lumière et compagnie*  
(segment *Aubervilliers*)
- 1994 *Bab El Oued City*
- 1989 *L'après-Octobre* - Documentaire
- 1987 *Un amour à Paris*
- 1986 *L'homme qui regardait les fenêtres*
- 1979 *Mughamarat batal*
- 1977 *Omar Gatlato*

## ENTRETIEN AVEC MERZAK ALLOUACHE

Extraits de l'émission *Tous les cinémas du Monde*, RFI

Par Elisabeth Lequeret et Sophie Torlotin

Porter la caméra dans la plaie, ne pas ciller. Cette volonté de regarder la réalité en face est présente dès votre premier film, *Omar Gatlato*, en 1976, témoin du désarroi de la jeunesse algérienne, déjà. Désarroi qu'on retrouve dans *Bab El Oued City* en 1994 ou dans un de vos films plus récents, *Harragas* : on y voit des jeunes sans espoir prêts à tout pour quitter l'Algérie, brûler leurs papiers et prendre la mer au péril de leur vie. (...) Votre dernier film, *Les Terrasses*, montre une société algérienne explosée, comme autant de mosaïques et de petites planètes séparées les unes des autres, même si elles peuvent se regarder. Est-ce ainsi, Merzak Allouache, que vous voyez l'Algérie, comme une société éclatée ?

J'ai un regard sur l'Algérie qui est peut-être particulier, car je ne vis pas en Algérie. J'ai l'impression que si on ne vit pas dans un pays et qu'on y retourne souvent, il est possible d'y voir des choses que les gens de là-bas ne voient plus, ne regardent pas. (...)

**Quoi par exemple, qu'est-ce qui pourrait être un point de désaccord ?**

(...) On me reproche de ne montrer que les vilaines choses, de ne pas voir la beauté. Alors que moi, j'ai l'impression que derrière les histoires, même très sombres, que je raconte, il y a quand même quelque chose de beau. C'est ce pays. Un personnage dans ce film dit que l'Algérie est saccagée depuis des années. C'est ce que j'avais commencé à raconter avec *Omar Gatlato*. Avec ce premier film, un film de jeune, j'étais tout de même optimiste. Là, peut-être parce que je suis vieux, je suis devenu assez pessimiste, tout en essayant de « tirer la sonnette d'alarme ». Je raconte des histoires sur une société qui se veut apaisée mais qui ne l'est pas. Quand je parle de la société algérienne c'est ce qui me vient : on a un discours, les gens, tout le monde là-bas, dit que tout va bien, qu'on est bien, qu'il y a des belles choses de faites, mais dans la réalité, ce n'est pas vrai. Il y a une espèce de schizophrénie. (...)

**Dans votre film une cinéaste discute avec son chef-op, elle veut tourner un film sur Alger, et l'objet de leur discorde ce sont les cimetières juifs et chrétiens de la ville. Le chef op veut les montrer, la cinéaste ne veut pas. Cette toute jeune cinéaste veut tourner un documentaire sur « Alger, la perle du monde arabe », le titre est déjà trouvé. (...)**

C'est très ironique et en même temps c'est une espèce de cri d'alarme. Les terrasses, ce sont les terrasses d'Alger, mais de d'Alger historique. Alger est une ville méditerranéenne, c'était une ville française, il y a beaucoup de couches historiques dans cette ville. Il y a la Casbah, il y a aussi ces quartiers « européens » de l'époque coloniale, qui sont le centre et la périphérie d'Alger. Mais aujourd'hui, toute cette ville est entourée de barres, de cités, qui s'étendent à perte de vue. sur la Mitidja, ça va presque jusqu'à cent kilomètres d'Alger — et là, c'est une autre histoire. Cette histoire, je ne la raconte pas pour l'instant. Je suis en train de parler de ces quartiers historiques où des gens résistent... Dans ces quartiers, il y a des vestiges qu'effectivement on essaie d'ignorer. Je ne sais pas si on n'aimerait pas les voir disparaître au fond. Mais il y a des contradictions, comme par exemple le quartier Notre-Dame d'Afrique, avec sa célèbre basilique, qui vient d'être restaurée, tout comme l'église de Saint-Augustin à Annaba. On n'a plus envie de voir certaines choses, des gens le disent, ce n'est pas quelque chose qui a un rapport avec l'islamisme. Non, c'est comme un refus de mémoire, on veut gommer les choses. (...)

**Quand cette jeune femme dit : « les travaux sont bloqués, problème d'héritage », on se dit que cela vaut autant pour l'immeuble lui-même, dont les travaux sont réellement arrêtés, que peut-être pour l'Algérie ?**

Et ça vaut autant pour les mosquées qui sont aux trois-quarts non terminées pour des raisons complexes d'autorisation, qui font qu'elles ne sont pas sous la coupe de l'État tant qu'elles ne sont pas terminées... On est aussi dans un problème d'attente de quelque chose qui va se passer, on est en situation provisoire, voilà, on est dans le provisoire qui dure et qui devient très grave.

**Qu'est-ce qui est arrivé en premier ? Le concept — cinq histoires qui se déroulent sur cinq terrasses complètement indépendantes les unes des autres — ou les personnages ? (...)**

Pour ce film c'est le décor qui a commencé à fonctionner chez moi. (...) Alger est constituée de plusieurs collines, on peut donc voir en contrebas les autres terrasses, des immeubles, toujours dans ce centre historique. J'ai vu que sur les terrasses, ça grouillait de monde, ce n'était plus la terrasse d'*Omar Gatlato* où il y avait des femmes qui faisaient la lessive, etc. (...) Là vraiment, les gens vivent sur les terrasses. En contrebas, je voyais les rues, qui grouillaient de monde. Aujourd'hui j'ai peur de tourner dans les rues d'Alger parce qu'on ne sait pas très bien où poser sa caméra, il y a vraiment trop de monde. Donc soit on tourne le film avec des grands moyens, on bloque tout, on fait passer les figurants etc. et ça coûte très cher — et moi je n'arrive pas à faire des films très chers ; soit (...) on va tourner loin, dans le sud, où c'est le désert, pour être tranquille. Et là brusquement, j'ai vu que la terrasse m'offrait une double possibilité : être en intérieur et en extérieur en même temps, raconter des histoires qui ne se passent pas dans des appartements, mais sur des terrasses qui permettent d'avoir des vues sur Alger. C'est un peu ça qui m'a fasciné dès le départ, et après j'ai écrit mes histoires.

**Vous le disiez tout à l'heure, sur ces terrasses, il y a des gens qui vivent. (...) Un homme vit sur une terrasse, c'est un homme un peu particulier, il est d'abord attaché par une chaîne dans une sorte de chenil — quand je dis « il vit », c'est plutôt de la survie parce qu'on devine assez rapidement que c'est un fou. (...) En écoutant ce dialogue, entre cet homme et sa nièce, ou sa petite nièce, en tout cas une toute petite fille, on se demande si c'est la guerre d'indépendance qui l'a rendu fou, parce qu'on comprend qu'il est là depuis pas mal de temps, ou si ce sont les injustices de l'après-guerre ?**

Là aussi, je présente un personnage qu'on ne verra pas, qui est un personnage qu'on retrouve très souvent dans le cinéma algérien. On se rappelle des *Chroniques des années de braise* où c'est le fou qui est le sage...

**C'est le fou classique de la littérature et du cinéma arabe...**

Voilà, le fou qui dit la vérité, etc. Là, je suis allé sur quelque chose d'assez extrême, sur un souvenir d'enfance parce que franchement, je ne sais si encore aujourd'hui les fous sont mis comme ça dans des cages sur des terrasses ou dans des caves, ou s'ils sont envoyés dans des hôpitaux psychiatriques. Ce que je sais, qui n'est pas une fiction, c'est qu'il y a beaucoup de fous qui se baladent dans les rues d'Alger... Ce fou, pour moi, c'est ce personnage qui est devenu fou à cause justement du mensonge qu'on nous sert depuis l'indépendance, sur la guerre de libération. Chacun a sa vérité, chacun raconte ses exploits, son



héroïsme... Et il y a aujourd'hui des nouvelles générations qui soit s'en foutent, soit ont envie qu'on leur raconte vraiment ce qui s'est passé. Ce n'est pas propre à l'Algérie, on retrouve cela dans beaucoup de pays où des choses graves se sont passées il y a longtemps. Aujourd'hui on ne sait rien de ce qui s'est passé dans cette dernière décennie, qu'on appelle la décennie noire, les années du terrorisme, de la guerre civile. Le travail n'a pas été fait sur la guerre d'indépendance, en France non plus d'ailleurs, et donc il reste comme cela des paroles subjectives. La parole de ce fou, c'est une provocation de ma part, l'histoire qu'il raconte...

**L'histoire qu'il raconte est une histoire de trahison**

Effectivement, la trahison c'est quelque chose qu'on essaie de passer sous silence en Algérie. Alors, il y a la trahison de personnages qu'on ne décrit jamais, les harkis. Les harkis, ce sont des gens qui ont trahi. Mais sinon, en Algérie, il n'y a jamais de trahison, il n'y a que des héros...(...)

**Vous avez tourné le film en onze jours, c'est une performance**

Oui c'est une performance... C'est dû à plusieurs facteurs. D'abord, c'est un film qui s'est fait avec un budget très modeste, avec une équipe très réduite, et surtout, le problème que j'avais, c'est qu'à chaque fois que j'ai obtenu l'autorisation de tourner sur l'une des terrasses, c'était une autorisation assez bancal, parce que ces terrasses étant très convoitées, beaucoup de gens étaient là et voulaient se faire payer. Il fallait donc vraiment faire vite, sans savoir si on allait pouvoir terminer avant de se faire virer de la terrasse... Je me suis donné, comme temps de tournage, deux jours par terrasse, sauf une où j'ai tourné trois jours. J'ai donc tourné ce film comme on tournerait cinq courts-métrages et ensuite j'ai fait un travail de montage. (...)

On vient de parler de ce personnage très beau du film, devenu fou après la guerre d'indépendance, on devine que c'est un ancien combattant. Il y a un autre personnage très beau du film, c'est celui du policier. Sans raconter la fin de l'histoire, on va juste dire que sa vie a été compliquée, il raconte que ça fait très longtemps qu'il n'est pas venu sur l'une de ces terrasses, on devine qu'il vit dans un très beau quartier, depuis. Il revient sur cette terrasse, il est né là. Ses parents ont repris après la guerre de libération l'appartement d'un ancien communiste espagnol et c'est en lisant, en découvrant les livres de cet ancien occupant de l'appartement que lui-même est devenu communiste. Je trouve qu'avec ce personnage, on entre dans une dimension du film complètement autre : tout à coup, pas son charisme, par ce qui se passe autour de lui, ça devient une sorte de roi-mage, quelque chose de magique. Et ce qui est très beau dans votre film, c'est que vous avez entrelacé des lignes de réalisme avec des lignes complètement mythiques, voire mythologiques.

Oui, quand j'écrivais ce scénario, je l'écrivais en ayant envie de raconter ces histoires, en ayant envie que ce soit assez dur, mais en résistant à la comédie. À chaque fois je me disais : « attention, là tu vas vers la comédie, ça risque d'être trop, tu bascules vers la comédie, vers l'absurde... » Je me retenais parce que j'adore les comédies, j'ai vraiment envie de tourner une comédie en Algérie, mais...

... ce serait déplacé ?

Je pense que tourner une comédie, c'est ce qu'on attend de moi, actuellement en Algérie.

**Pourquoi ?**

Parce qu'on a un problème d'image... Là, il faut parler du cinéma en Algérie : le cinéma ne fait pas peur parce qu'il va provoquer des révoltes, qu'un film va bouleverser la société, non. Ça se pose en terme d'image : quelle

image on montre à l'extérieur ? Nos films ne sont pas vraiment vus en Algérie, toujours à cause du même problème : l'absence de salles, l'absence de distribution, et l'absence de public. (...) Un film vraiment subversif ne va pas faire sortir les gens dans la rue avec des manches de pioche, c'est davantage l'image qu'on donne de l'Algérie dans le cinéma, à l'étranger, qui compte. Donc une comédie qui vient d'Algérie peut être plus facilement récupérée qu'un film qui brosse un tableau noir, même si on peut avoir des comédies qui soient très subversives.

**Vous ne vouliez pas basculer vers la comédie, par contre vous vouliez basculer vers une dimension mythique, où on est plus du tout dans le réalisme.**

Oui, c'est ce que j'aime, et ça, je l'ai déjà fait dans *Omar Gatlato*, où il y a des moments comme ça où on bascule vers l'absurde, vers quelque chose qui n'est plus du réalisme, alors que tout le reste du film est réaliste.

**Justement, un extrait du film fait à un certain moment beaucoup penser à *Omar Gatlato*, votre premier film : on est sur une autre terrasse, et on découvre une bande de très jeunes musiciens en pleine répétition. Merzak Allouache, les paroles de la chanson, c'est vous qui les avez écrites ?**

J'ai écrit ces paroles comme on écrirait des dialogues, et je les ai donné aux jeunes, à l'actrice et ses copains musiciens, puisqu'ils se connaissent tous. Ils les ont traduites, ils ont arrangé et mis tout ça en musique. « Dans ce pays, personne n'aime personne... Puis on prononce des prénoms : « Rachid n'aime pas Ali, Ali trahit Mohammed, Aïcha, etc. » C'est un peu cette situation à laquelle on est arrivé : on a l'impression qu'on ne s'aime plus en Algérie. (...) Il n'y a pas de projet commun. (...) Cette chanson veut illustrer un peu mon propos sur cette société éclatée, comme on le disait tout à l'heure, et qui n'est pas apaisée.

**(...) Depuis 1976, rien n'a changé en Algérie ?**

Je pense que rien n'a changé pratiquement, ça s'est même dégradé.

**Ça dit aussi quelque chose d'un pays où finalement on se nourrit de fantômes, parce que ces jeunes gens se nourrissent de beaucoup de fantômes, de projections, d'imaginaire, mais finalement la réalité qui est quelques mètres, on ne la voit pas.**

Le fantôme aujourd'hui c'est de penser que cette période que je raconte dans mes premiers films, dans *Omar Gatlato*, était une période magnifique, qu'on vivait très bien par rapport à aujourd'hui. (...) Donc on fantasme sur tout, et si vous allez sur les réseaux sociaux, il y a beaucoup de sites qui font référence à « l'Algérie d'avant » et on fantasme même sur la période coloniale. Ce sont des jeunes de 25-30 ans qui ne savent pas du tout comment était cette période coloniale et qui pensent que c'était fantastique.

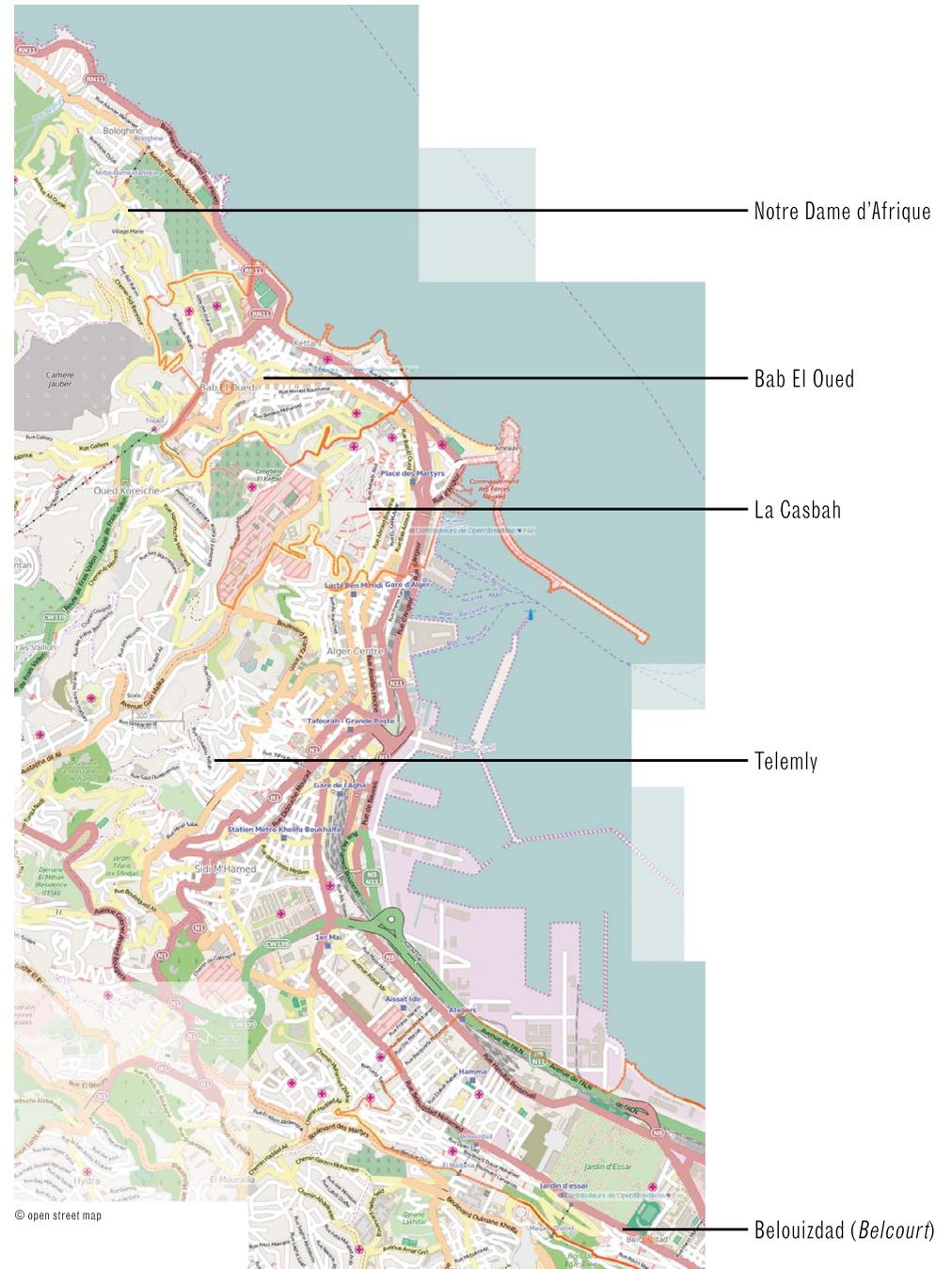
**Et vous les rencontrez justement ces jeunes ? Parce que vous disiez que vous vivez à Paris, mais vous tournez en Algérie, donc vous avez toujours des liens ?**

Oui, je les rencontre avec une facilité incroyable. En une journée à Alger, j'ai un million d'anecdotes. Comme vous le savez, dans les pays méditerranéens, les gens parlent, racontent des histoires, et on arrive très vite à voir les préoccupations du moment, ce qu'on aime, les modes, ce qui fait peur, etc. Aujourd'hui, à Alger, dans les villes, il y a un problème d'insécurité incroyable, un problème de violence, et tout le monde le reconnaît. Il suffit d'ouvrir n'importe quel journal algérien pour voir que la situation est très tendue. (...)

**Et vous cette violence, vous voulez en rendre compte dans un prochain film ? Puisqu'il y a tellement de choses à raconter et que finalement ces jeunes cinéastes algériens, on ne voit pas tellement leurs films sur les écrans ni en Algérie, ni en France ?**

Il faut que les critiques fassent un travail sur ce nouveau cinéma algérien, sur ces jeunes, où ils en sont. (...) Lorsqu'ils me demandent : « comment tu fais, tu tournes avec une petite caméra ? », je leur dis : « oui, tournez avec de petites caméras. Les sujets sont là. N'attendez pas d'avoir un travelling, une caméra 35mm pour tourner ». Il faut foncer, et les sujets sont là.

## ALGER DES TERRASSES





COMPÉTITION OFFICIELLE  
Mostra de Venise



PRIX DE LA PRESSE  
Festival du Film Arabe de Fameck



PRIX SPÉCIAL DU JURY  
Festival du cinéma africain de Louxor



AMAYAS D'OR  
Festival d'Alger du cinéma maghrébin



MEILLEUR RÉALISATEUR DU MONDE ARABE  
PRIX DE LA PRESSE INTERNATIONALE (FIPRESCI)  
Festival International du Film d'Abu Dhabi



## SORTIE NATIONALE LE 29 AVRIL 2015

Une coproduction Baya Films (Algérie) et JBA Production (France) avec le soutien du FDATIC, du Ministère Algérien de la Culture, de l'Aide Aux Cinémas du Monde, du Centre National du Cinéma et de l'Image Animée, du Ministère des Affaires Etrangères, de l'Institut Français, Ciné+, du Doha Film Institut

« On ne s'aime pas » - Interprété par Adila Bendimerad - Paroles Merzak Allouache - Traduction composition et arrangements Abdelaziz El Ksouri, Mohammed Ghouli, Djamil Ghouli, Fethi Nadjem aux Edition Baya Films - « El Kaoui » ainsi que les extraits de chansons interprétées par Abderahmane Koubi font partie du patrimoine de la chanson populaire « chaabi » d'Algérie

